

LA MADONE DES DUNES

Gérard FARASSE

Tous les voiliers sont aspirés par cette lumière pareille à celle d'un phare. Trois-mâts, frégates, bricks-goélettes, tous, comme aimantés, cinglent vers la Vierge à l'Enfant qui trône dans le chœur de la Petite Chapelle. Elle les protégera. On doit à la dévotion des pêcheurs d'Islande la fabrication de ces aériennes maquettes, toute une flottille, qui vogue dans les hauteurs.

Ils ont reproduit leurs bateaux, le plus fidèlement possible, pendant la saison morte où il y a du temps de reste pour ce minutieux labeur, avec leurs formes, leurs couleurs, leur nom. Ils ont creusé la bille de bois à l'aide de gouges et de burins ; ils ont dégagé les flancs incurvés du navire ; ils se sont appliqués à peindre la coque sans déborder, à ourler des voiles de poupée ou à tresser de délicats cordages de leurs doigts maladroits.

Dans l'une des goélettes, l'artiste a ajouté de minimes figurines de terre cuite s'affairant sur le pont ou grim pant dans les cordages. Deux matelots, penchés sur le bastingage, descendent une chaloupe à la mer. Empaquetés dans leur suroît, leurs cuissardes et leur ciré, ils ne montrent que leur visage rouge. Une vigie, main en visière, en sentinelle sur le mât de misaine, y interroge l'horizon pour l'éternité.

Si le voilier des marins n'était suspendu dans l'église, que deviendraient-ils en mer, abandonnés à tous les périls ? Ici, ils sont constamment sous les yeux de la Vierge. Qu'ils se perdent dans la tempête, qu'ils échouent sur un banc de sable, que le feu prenne dans les cales, elle est là ; elle est là qui les protège : la voilà qui apaise la tempête en un clin d'œil, qui les délivre des sables ou qui noie l'incendie.

Le marin qu'elle a sauvé, et tous, qu'ils le sachent ou non, l'ont été par sa bonté, se doit de se rendre, à jeun, pieds nus et en silence, à l'église Notre-Dame des Dunes pour la remercier. À la fin du XIX^e siècle, la flotte des Islandais com-

NORD' - N°61 - JUIN 2013 - DUNKERQUE

prend une centaine de navires montés par 1 700 hommes en sorte que l'industrie des cierges est florissante, puisque, à en croire le journal *La Croix* daté du vendredi 26 février 1897, 60 000 d'entre eux partent en fumée chaque année en l'honneur de Notre-Dame des Dunes, soit une moyenne de 164, 38 cierges par jour.

Lorsqu'en 1403 fut entreprise la construction d'une enceinte fortifiée qui pût protéger Dunkerque de ses ennemis, les coups de pelle des ouvriers découvrirent, ensevelie dans la dune, une statuette en bois de 32 cm naïvement façonnée, représentant la Vierge à l'Enfant. Et sans doute n'y aurait-on pas attaché trop d'importance si, au même moment et au même endroit, n'avait jailli une source. Bien plus, à chaque fois que la statuette fut transportée ailleurs, elle revint mystérieusement au lieu où elle avait été découverte.

On y construisit un modeste oratoire, nommé d'abord Notre-Dame de la Fontaine. Très vite, il devint l'église des marins, qui vivaient non loin, autour du *Minck*. Le moment de leur campagne de pêche venu, ils s'y approvisionnaient en eau miraculeuse et, avant leur départ, s'y faisaient bénir, lors d'une messe solennelle. *Ave Maris Stella*, telle est l'inscription qu'il est loisible de lire, aujourd'hui encore, au fronton de la Petite Chapelle : Salut, Étoile de la Mer.

Que l'on soit croyant ou incroyant, on ne pénètre pas sans émotion dans ce lieu *chargé*. Que de prières, de supplications, de murmures, de confidences sont montés vers la Vierge, que de drames et de secrets lui ont été confiés ! On entend bourdonner sous la voûte de la nef, une voûte d'un bleu profond constellée d'étoiles, toute une humanité souffrante et démunie qui n'a plus d'autre recours que de s'en remettre à sa compassion.

Le promeneur, entré par hasard à la recherche de fraîcheur ou de repos, d'abord attiré par les bateaux suspendus qui ressemblent à des berceaux, découvre peu à peu les ex-voto sévères – de laconiques inscriptions dans le marbre – qui tapissent presque entièrement les murs, les coquillages, les statuettes de porcelaine, les tableaux de tempêtes et de naufrages, les objets en cire, et toutes ces parties du corps orfévrees, autant de pièces d'un puzzle de souffrance, un bras ici, un torse là, une tête, un nez, à l'aide desquels il rêve de reconstituer des corps complets et intacts.

On y trouve également le poisson d'argent porté en procession par les femmes de pêcheurs lors de la bénédiction annuelle de la mer. Un poisson qui a bien sa place dans la Petite Chapelle, puisqu'il était l'un des symboles par lesquels les chrétiens se reconnaissaient aux premiers siècles de l'Église, chaque lettre de son nom grec, *ichtus*, composant l'acrostiche de la formule : Jésus Christ, fils de Dieu, Sauveur.

La Madone en gloire, un sceptre à la main, coiffée d'un diadème surmonté d'une étoile, drapée dans une vaste chape brodée de fleurs d'or, soutient l'Enfant d'un geste tendre comme elle soutient tous ceux qui sont venus la prier et même ceux que la curiosité seule anime, à qui l'on a dit qu'ils pourraient voir l'un des cheveux de la Vierge conservé dans un reliquaire en forme de seringue.

De ces cheveux, Calvin opère le recensement, dans son *Traité des reliques* : « il y en a à Rome, à Sainte-Marie-sur-Minerve, à Saint-Salvador en Espagne,